

sa sœur la dureté paternelle, justifie pleinement l'explication que nous avons donnée de son nom.

Plusieurs historiens, et Garcilaso lui-même (1), disent que TOUPAC-YOUPANQUI n'était pas le fils, mais le petit-fils de PACHACOUTIC, et entre ces deux monarques, ils en placent un qu'ils appellent INCA-YOUPANQUI. Non-seulement le drame d'Ollantaï qui, remontant au temps des Incas, est une autorité irrécusable, mais beaucoup d'autres raisons que nous développerons dans les chapitres suivants, nous font regarder comme très-invraisemblable que TOUPAC-YOUPANQUI n'ait pas été réellement le fils et le successeur immédiat de PACHACOUTIC.

Tschudi, dans ses deux éditions, ainsi que Barranca, Nodal et Carrasco, écrivent *Tupac-Yupanqui*, tandis que dans le texte de Markham, la liste des personnages au commencement du drame, porte seulement *Inca-Yupanqui*, et que, dans le corps du drame, le même personnage est désigné sous le nom de *Ccapac-Yupanqui*. Cette leçon n'est susceptible, à notre avis, d'aucune justification.

ŒIL-DE-PIERRE. — Rumi-Nawi.

Rumi, employé comme substantif, veut dire *Pierre*; employé comme adjectif et précédant un autre substantif, il équivaut à *dur, fort*, c'est-à-dire qu'il indique la qualité essentielle de la pierre. C'est là un principe général dans la langue quechua, et il serait presque impossible de trouver des substantifs dont au besoin on ne fit des adjectifs. Ainsi Riti, *neige*, change sa signification dans celle de *blanc*, s'il qualifie le substantif Uya, *visage*, en sorte que Riti-uya, veut dire *visage blanc*. Miski, *miel*, qualifiant le mot Simi, *bouche*, signifie *mielleux, suave, doux*, et Miski-simi, équivaut à *bouche mielleuse, douce, qui dit des tendresses*. Dans le même drame, nous rencontrons une foule d'exemples de ce genre. Il convient de faire remarquer que dans le quechua l'adjectif précède le substantif : Or donc, le mot Rumi qualifiant Nawi, *œil*, ainsi que cela a lieu pour le nom Rumi-Nawi, forme avec lui une locution qui pour tout quechuiste a évidemment le sens d'*Œil dur, Œil-de-Pierre*. Bien que cette signification soit facile à comprendre, il n'en est plus de

(1) *Los Comentarios Reales*, 1^a Part., Lib. VII, Cap. 26.

même lorsqu'il s'agit de rechercher par quelle raison cette épithète a pu être donnée à ce personnage, l'un des principaux du drame. Avant lui, on ne l'a appliquée à aucun autre, et il est probable que le personnage qui figure dans le drame étant historique, ainsi qu'il résulte de la tradition, et étant de plus très-connu de son temps, le poète quechua s'est servi de ce nom pour le désigner. Il est plus probable encore que ce surnom lui a été donné de son vivant par le public, attendu qu'à raison du caractère du personnage et du rôle qu'il joue, il lui convient à merveille. En effet, le qualificatif Rumi s'emploie aussi communément pour désigner les qualités morales, comme c'est le cas avec d'autres substantifs. Au Cuzco, on se sert du mot Rumi joint à Uma, *tête*, et Rumi-uma veut dire *tête dure*, dans le sens que l'homme auquel on applique cette expression est complètement niais et stupide. Pareillement, le même mot se joint à Sonku, *cœur*, et Rumi-sonku, *cœur de pierre*, s'applique aux individus dont le cœur est fermé à tout sentiment de pitié et de tendresse. Dans mon opinion, le qualificatif Rumi-Nawi, *Œil-de-Pierre*, eu égard au génie de la langue des Incas, signifie que l'œil d'un homme est sans expression aucune, que la vie y fait complètement défaut, que le regard en paraît hébété (1). Cette interprétation est d'autant plus admissible qu'elle se trouve conforme au caractère du personnage dont nous nous occupons, qui est admirablement peint dans le drame et qui, par plusieurs raisons, a droit de porter ce surnom, ainsi que nous le verrons plus loin.

Peut-être était-ce un descendant de ce personnage que cet autre Rumi-Nawi (2) qui, du temps d'Atahualpa, figure dans l'Histoire comme Mestre de Camp, et qui se rendit si célèbre par ses cruautés, ainsi qu'on

(1) Tschudi, page 57, dit : « Cette expression (Rumiñahui), je l'ai souvent vu employer par les Indiens du Moyen-Pérou pour désigner les yeux atteints d'un obscurcissement de la cornée par suite d'une kératite. » Cet emploi du mot Rumi-Nawi, dont nous n'avions aucune connaissance, mais qui est confirmé aussi par Garcilaso, ne contredit nullement l'explication que nous venons de donner, car la personne atteinte de la maladie en question a nécessairement l'œil fixe et mort. Seulement il y a bien d'autres cas où cette épithète peut être appliquée, et nous ne croyons nullement que le personnage dont il s'agit ait eu l'œil malade.

(2) Ce Rumi-Nawi était devenu un des plus redoutables adversaires des Espagnols à l'époque de la conquête du royaume de Quito. Il s'était retranché dans le voisinage d'une montagne près de cette ville, pour se défendre contre le capitaine Sébastien de Belalcazar, et c'est en mémoire de ce fait que cette montagne a été appelée de son nom Rumi-Nawi.

peut le voir dans Garcilaso et dans la Tradition que nous publions à la fin de cet ouvrage dans la première partie de notre Appendice. (Voyez page 168.) Dans le drame, Rumi-Nawi se livre à force jeux de mots sur son nom et fait sur le mot Rumi, *Pierre*, de nombreux calembours, qui eussent été inintelligibles si nous n'avions pas traduit ce nom par ŒIL-DE-PIERRE.

CHEF-MONTAGNARD. — Orku-Waranka.

Waranka signifie *mille*. Nous avons déjà dit dans notre Introduction que la division des sujets par groupes de dix, de cinquante, de cent, cinq cents et mille individus, était une des pratiques du gouvernement des Incas. Chacun de ces groupes avait son chef spécial portant le nom du nombre d'individus qui se trouvaient sous son autorité. Ainsi Kunka, *dix*, était aussi le nom du chef d'une décurie. De même, Waranka, *mille*, désignait le chef du groupe le plus considérable, qui était celui de mille hommes. Ces noms qui, au commencement, répondaient à des titres ou grades militaires, devinrent bientôt patronymiques, comme cela arrive aussi dans d'autres langues; ainsi *Colonel*, en espagnol, et *Maréchal*, en français, sont des noms propres, tout comme en quechua Kunka, Waranka et autres. Il résulte donc de ce qui a été dit, qu'Orku, *montagne*, qualifiant le mot Waranka, se transforme en adjectif et équivaut à *montagnard*, d'où il suit qu'Orku-Waranka ne signifie pas autre chose que CHEF-MONTAGNARD, titre que l'on dut donner à l'origine aux chefs de mille hommes de la montagne, et qui, plus tard, resta comme nom patronymique jusqu'à nos jours, car il y a encore à l'intérieur du Pérou beaucoup d'Indiens qui s'appellent ainsi.

Dans l'Histoire des Incas, le nom d'Orku-Waranka est des plus anciens. Nous voyons dans le livre de Sahuaraura ⁽¹⁾ sur la dynastie des monarques péruviens, que l'on compte au nombre des descendants de LLOQUE-YUPANQUI, troisième empereur après MANCO-CAPAC, et qui vivait au douzième siècle, un certain Orku-Waranka, ce qui est également attesté par *Los Anales del Cuzco* du Dr Meza. (Pag. 11.)

Dans les deux ouvrages que nous venons de citer ⁽²⁾, un « Apu-Orku-

⁽¹⁾ *Recuerdos de la Monarchia Peruana*. Pag. 29.

⁽²⁾ Sahuaraura. *Recuerdos de la Monarchia Peruana*. Pag. 30. — Pio B. Mesa. *Los Anales del Cuzco*. Pag. 16.

Waranka » figure parmi les descendants de l'Inca MAYTA-CAPAC, qui fut le quatrième empereur; et l'épithète Apu, qui ne se donne qu'aux plus grands personnages, prouve évidemment que cet Orku-Waranka devait occuper un rang très-élevé dans l'empire.

Nous voyons encore dans l'ouvrage de Sahuaraura, un Orku-Waranka figurer au premier rang parmi les descendants du roi Yahuar-Huaccac, et nous croyons, par la même raison que nous avons donnée dans la note au vers 838, page 64, que le personnage de notre drame n'est pas autre que cet Orku-Waranka ou son fils. Il est vrai que dans *Los Anales del Cuzco*, du Dr Meza, c'est Apu-Maruti qui est au premier rang parmi les descendants du roi Yahuar-Huaccac, et qu'Orku-Waranka n'y est pas nommé: mais sur ce point l'autorité de Sahuaraura, écrivain beaucoup plus ancien que l'auteur de *Los Anales*, et qui nomme aussi Apu-Maruti, mais seulement au second rang, nous paraît d'autant plus respectable qu'elle s'accorde mieux avec notre drame.

Les noms étrangers, surtout quand ils sont longs et difficiles à prononcer, répugnent à la langue française ainsi qu'au caractère de la nation, c'est pourquoi dans notre version, nous avons préféré au nom quechua Orku-Waranka, celui de CHEF-MONTAGNARD, qui n'en est que l'exacte traduction.

HANCO-HUAILLO. — Hanqu-Wayllu.

Ce nom n'est pas moins connu dans l'histoire du Pérou. Dans les œuvres de Garcilaso de la Vega, nous voyons le nom de HANCO-HUAILLO figurer comme celui d'une grande province appartenant à la nation des Chancas et qui avait été conquise par l'INCA-ROCCA. Le même auteur nous présente comme étant le grand chef de la nation des Chancas, du temps de l'INCA VIRACOCCHA, un certain HANCÓ-HUAILLO, ainsi appelé sans doute, parce qu'il était de la province de ce nom. Après s'être révolté contre l'empereur du Cuzco, il livra la fameuse bataille de Yawar-Pampa (le champ du sang) où il fut fait prisonnier. Ayant obtenu, non-seulement sa grâce, mais encore sa liberté et son maintien à la tête du gouvernement des Chancas, pris de désespoir, il s'enfuit dans les montagnes, parce que son caractère hautain ne pouvait se plier à la domination des Incas. Dans *Los Anales del Cuzco* du Dr Mesa (Tome I^{er}, Page 38) cet

auteur dit au sujet du chef dont il est ici question : « On raconte que HANCO-HUAILLO était un homme hardi, d'un caractère indépendant, ennemi de toute soumission, vaillant, loyal, en même temps que reconnaissant. Incapable de faire acte de trahison envers l'Inca par qui il avait été comblé de faveurs, ne lui devant rien de moins que la vie et son maintien à la tête du gouvernement des Chancas, mais moins disposé encore à continuer à vivre soumis, trainant des chaînes, qui, bien que d'or, n'en étaient pas moins des chaînes, il résolut de s'exiler plutôt que de faire la guerre à VIRACocha, ou de lui jurer à tout jamais foi et hommage. »

On ignore si ce personnage revint plus tard dans l'empire et s'il eut des descendants, mais on sera porté à le croire si l'on considère que jusqu'à nos jours, le nom de HANCO-HUAILLO est très-répandu parmi les Indiens, et que ceux qui le portent en sont très-fiers : car on y voit le signe d'une haute noblesse. Dans notre drame, comme nous aurons l'occasion de le remarquer en en faisant l'analyse, HANCO-HUAILLO nous apparaît avec le même caractère historique.

Hanku signifie en quechua *cru*, non cuit, et Hanku, signifie *tendon*, *nerf*; ces deux mots diffèrent toutefois de Hanqu : car c'est ainsi qu'actuellement on prononce ce nom propre qui, bien que d'un usage assez fréquent, n'a pas d'étymologie connue. Wayllu est l'équivalent de *tendre*, *doux*, *suave*, de sorte que se trouvant accouplé à Hanqu, il forme le nom composé Hanqu-Wayllu, qui répond à *tendre*, *suave*, *gentil Hanco*. Tous ces noms sont si connus que ce serait fatiguer en vain le lecteur et allonger démesurément ce travail que de nous arrêter à réfuter les diverses opinions émises par les autres commentateurs au sujet de la signification et de l'orthographe de ce nom.

L'ASTROLOGUE. — Willaj-Uma.

Willaj, dérivé du verbe Willay, *conseiller*, *avertir*, *prédire*, a le sens de : *conseiller*, *devin*, *homme qui prédit*, *oracle*. Joint au substantif Uma, *tête*, il forme le titre Willaj-Uma, qui équivaut à *tête de devin*, *tête qui conseille*, *tête d'oracle*. C'était là le nom des prêtres du Soleil. Leur principale fonction consistant à proclamer les augures dans les grandes solennités et à observer les astres, il nous a semblé que le

terme d'ASTROLOGUE était celui qui cadrerait le mieux avec leurs fonctions. Le mot quechua n'est donc aucunement un nom propre de personnes, ni un nom patronymique. Ces prêtres figurent encore sous ce même nom aux premiers temps de la conquête espagnole. Garcilaso, dans les cas nombreux où il a occasion d'en parler, les appelle *Huillac-Umu*, ce qui a été cause que beaucoup d'auteurs ont cru que le second élément de ce nom était Umu et non Uma. Toutefois, d'après la façon dont nous l'avons entendu prononcer par des quechuistes de race pure, il faut lire Uma.

Au chapitre de la phonétique, nous discoupons longuement à ce sujet en traitant de la voyelle A.

Il y a aussi des auteurs qui pensent que le premier élément doit être Willka, *merveilleux*, *surnaturel*, *mystérieux* : alors le nom de Willka-Uma signifierait : *Tête surnaturelle*, *merveilleuse*. Il ne serait pas surprenant que du temps des Incas, on eût donné cette épithète aux prêtres ; néanmoins, la leçon Willaj-Uma nous paraît la plus généralement usitée et elle a pour elle non-seulement l'autorité de Garcilaso, mais encore celle de différents historiens contemporains de la conquête. Dans le texte primitif de Tschudi, on trouve *Huillca-Uma*, ce qui, à notre avis, n'est pas fautif, puisque ce dernier titre a un sens encore plus expressif que le premier. Malgré cela, cet auteur a préféré pour son second texte Willaj-Uma, qui est plus usité.

PIED-LÉGER. — Piki-Itaki.

Piki est le nom de l'insecte qu'on appelle *nigua* en espagnol et *chique* en français. Voici la définition que donne du mot *nigua* le Dictionnaire de l'Académie espagnole : « Insecte de moins d'une demi-ligne de long, et qui ressemble beaucoup à la puce, dont il diffère en ce que la partie postérieure du corps est blanche, et la bouche armée d'une trompe de même longueur que l'animal. C'est à l'aide de cet instrument qu'il s'introduit dans les pieds de l'homme et qu'il y dépose ses œufs. Ceux-ci, animés par une prompte incubation, causent, en se développant, des douleurs très-aiguës, et souvent même la mort. » Pour compléter cette idée du Piki, car on lui donne encore ce nom parmi les Cuzcains, en l'espagnolisant, *Pique*, nous ajouterons que cet insecte se rencontre surtout dans les endroits chauds, humides et sablonneux, et qu'il abonde dans les vallées des montagnes du Cuzco.

Haki veut dire *ped* dans la stricte acception du mot, et *jambe* dans une acception plus large. Nous avons déjà fait observer que quand un substantif se trouve devant un autre, il prend le caractère d'adjectif et dénote une qualité. L'expression de Piki-Haki, littéralement *ped de puce* ou pied semblable à celui de la puce, ne signifie nullement que le pied soit envahi par ces insectes, mais qu'il possède les qualités dont ces animaux sont doués, c'est-à-dire leur agilité et leur marche par bonds. Sur ce point, il ne peut y avoir de discussion : car, dans le département du Cuzco, cette expression est très-usitée et s'applique surtout aux jeunes garçons qui ne peuvent rester tranquilles et dont le pas, en même temps que très-petit, est très-rapide : Il est évident que cette locution, que l'on peut regarder comme un idiotisme quechua, a existé longtemps avant que le drame d'Ollantai eût été composé et avant que l'auteur eût pensé à l'appliquer au personnage comique de la pièce.

Barranca, Carrasco, ainsi que Nodal, donnent la même signification que nous au nom dont il est question. Tschudi, sans se rendre compte de la valeur réelle des mots, croit que Piki-Haki veut dire *ped ayant des puces* et que cette expression indique qu'une personne a les pieds envahis par cette sorte d'insectes, et par suite tout à fait déformés. Il pousse cette idée jusqu'à ce point de se figurer que le page d'OLLANTAÏ devait avoir été pied-bot. Pour que l'explication de Tschudi fût exacte, il faudrait que l'expression quechua fût : Pikiyuj-haki ou pikisha-haki, *pied ayant des puces* ou, comme on dit le plus souvent parmi les Indiens, Pikiyapa, *plein de puces*, ce qui est le terme consacré par l'usage pour désigner celui qui souffre de cette maladie. Si l'on considère que celle-ci, beaucoup plus douloureuse et aussi plus dangereuse que la difformité vulgairement appelée *pied-bot*, en est entièrement différente, on reconnaîtra que l'opinion de Tschudi n'est admissible en aucun cas.

Le caractère de PIED-LÉGER, bien qu'il ne soit pas historique, et qu'il semble n'avoir été introduit que pour donner un peu de mouvement au drame, est la personnification vivante d'un type du temps des Incas, qui s'est conservé jusqu'à nos jours. Au Cuzco et en diverses localités de l'intérieur du Pérou, les gens qui ont un rang, par exemple, les curés, les gouverneurs de provinces et autres personnages, ont chez eux un tout jeune Indien qu'on désigne, même quand on parle espagnol, par le nom d'*Incachu* (petit Inca), et qu'on habille avec un grand luxe. Culotte courte de velours bleu à canons, jaquette à la façon de celle des Incas, appelée

Unku, de même étoffe et garnie de gros boutons jaunes, espèce de gilet de drap écarlate, enfin bonnet pointu avec glands d'or ou d'argent, tel est le costume de ces petits pages, dont l'occupation au Cuzco consiste le plus souvent à porter les petits tapis ou carreaux dont les dames qui se rendent à la messe se servent pour s'agenouiller. C'est surtout aux jours de grande fête qu'on peut voir ces petits domestiques en grande tenue. Gâtés par leurs maîtres, habitués à traiter d'égal à égal avec les fils de la famille, à jouer avec eux, ils prennent bien des libertés et on leur passe tout à raison de leur intelligence et de leur gentillesse : car les Indiens étant naturellement rusés, cet esprit de finesse se développe de bonne heure par le contact de la société et par l'éducation qu'ils reçoivent dans les grandes maisons, quand, dès leur enfance, ils y sont élevés dans le but que nous venons d'indiquer. L'auteur du drame a tracé de main de maître ce personnage, et le nom de PIED-LÉGER qu'il lui a donné est on ne peut plus heureux. La raison qui nous porte à croire que l'épithète Piki-Haki est beaucoup plus ancienne que le drame, c'est que tous les Indiens, dont beaucoup sont aujourd'hui grossiers et étrangers à toute culture, savent ce que veut dire cette expression, et nous sommes sûrs que la plupart, peut-être tous, sauf de rares exceptions, ignorent l'existence d'un drame qui a pour base l'épisode historique d'OLLANTAÏ et même la tradition relative à cet épisode.

STELLA. — Kusi-Koyllur.

Si, comme nous espérons le démontrer dans les chapitres suivants, le sujet du drame ne présente pas seulement quelques apparences de vérité, mais repose dans ses parties essentielles sur des événements historiques, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que cette fille de PACHACOUTIC, objet de la flamme d'OLLANTAÏ et cause de la rébellion de ce chef, se soit réellement appelée Kusi-Koyllur, ou tout au moins Koyllur, *Étoile*, nom de femme encore en très-grand usage parmi les Indiens, et que l'auteur du drame aura fait précéder du qualificatif Kusi, *joyeuse*, le nom de Kusi-Koyllur équivalant ainsi à *Étoile de félicité*, *Étoile d'allégresse*, *Étoile riante*.

Dans *Los Anales del Cuzco* du D^r Mesa (Tom. I, Pag. 16), nous trou-

vons que parmi les descendants de MAYTA-CAPAC, qui fut le quatrième empereur, il y en avait un qui s'appelait INTI-CUSI-MAYTA. Ce fait prouve que le qualificatif *Cusi* (Kusi), qui entre dans la composition des noms propres de plusieurs descendants du douzième empereur HUAYNA-CAPAC, était déjà employé dès les temps les plus anciens. Parmi ces descendants de HUAYNA-CAPAC figure même une matrone appelée CUSI CHIMPU. (*Ibid.* Tom. II, Pag. 264). Il n'est donc pas surprenant que le mot Kusi ait servi à composer le nom dont nous nous occupons. Comme lorsqu'il s'agit de la descendance des empereurs Incas, on ne conserve presque jamais les noms de femmes, on ne peut risquer d'assertion quelconque à cet égard ; s'il en était autrement, peut-être trouverions-nous le nom de Kusi-hoyllur dans la descendance de PACHACOUTIC, qui passe pour avoir eu beaucoup d'enfants de ses différentes femmes, plus de trois cents selon quelques historiens.

ANAHUARQUI. — Anawarki.

Dans *Los Comentarios Reales* de Garcilaso (1^a Part. Lib. VI, Cap. 34), nous voyons qu'ANAHUARQUI était la sœur et l'épouse légitime de PACHACOUTIC. Nous ignorons la véritable signification du nom quechua de cette reine, mais si l'on considère que les *Anahuarqui* sont du nombre des familles du Cuzco qui passent pour avoir une origine noble, on comprend que c'est un nom patronymique et non pas un nom propre de femme. Néanmoins, je ne l'ai jamais rencontré dans la généalogie d'aucun monarque de la dynastie des Incas.

Sahuaraura, dans ses *Recuerdos de la Monarquía Peruana*, dit, à la page 35, que cette reine habitait d'ordinaire un grand palais, situé sur le coteau d'*Appucancho*. Le nom de ce coteau a en quechua à peu près le sens de *Haut Palais*, et il est assez probable que ce nom lui venait de ce que le palais de la Reine était situé sur cette éminence. Le même auteur, dans le passage cité, ajoute que le frère d'ANAHUARQUI, appelé APU-CHUMANA, avait sa résidence habituelle à *Anccas-Chaca*, et qu'il était bisaïeul du prince de même nom, qui, dès le temps de la conquête, fit don d'une conque d'or et d'argent, contenant quinze mille réaux, pour la construction des églises paroissiales. Tous ces détails ne

sont pas inutiles pour faire comprendre que la civilisation chrétienne se naturalisa sans beaucoup de peine, parce qu'elle rencontra des dispositions favorables dans l'élévation d'esprit d'hommes supérieurs à bien des égards aux hordes conquérantes.

BELLA. — Ima-Sumaj.

Sumaj, *beau* ou *belle*, est aussi un nom propre de femme. Dans *Los Anales* du Dr Mesa, page 101, sous ce titre, *Un Épisode de la vie de nos ancêtres*, on trouve un récit qui, d'après cet auteur, « est le tableau fidèle d'une tradition connue de tous les Cuzcains, tradition qui, universellement admise, repose de plus sur des vestiges, des ruines, et sur la topographie des lieux que l'on désigne ». Nous ne donnons aucun extrait de cette légende, attendu qu'elle n'a pas le moindre rapport avec le sujet de notre drame, mais nous y voyons que l'héroïne s'appelle Sumaj-Tika, *Belle-Fleur*, nom analogue à celui que porte la fille de STELLA, et, coïncidence qui ne laisse pas que d'être assez curieuse, on place précisément l'épisode auquel nous faisons allusion à l'époque de l'empereur PACHACOUTIC. L'Histoire est si obscure sur ce point, que nous n'osons pas émettre de conjectures sur le caractère historique du nom de BELLA. Le contexte du drame seul peut nous fournir quelque lumière à ce sujet.

Ima, *quel*, précédant le mot Sumaj, forme Ima-Sumaj, qui littéralement équivaut à *Quelle beauté!*

LA MÈRE ROCHE. — Mama-haka.

haka, *roche*, est une dénomination assez usitée parmi les Indiens, mais je ne l'ai jamais entendu employer comme nom propre de femme. Il est néanmoins probable qu'elle s'employait ainsi du temps des Incas, mais qu'elle ne sera parvenue jusqu'à nous qu'avec le caractère de nom patronymique. Mama, *matrone*, constituait un titre honorifique que portaient les dames nobles. MAMA-RUNTU était la femme de VIRACOCOA et la mère de PACHACOUTIC, et, à partir de l'époque où vivait MAMA-OCLLO, épouse de MANCO-CAPAC, un grand nombre de reines et de femmes de

sang royal ont joui de cette qualification qui précède toujours le nom de la personne. Les Indiens allaient même jusqu'à donner ce titre à la lune qu'ils appelaient Mama-Killa en signe de vénération. Mama-haka, *La Mère Roche*, en même temps que femme de sang royal, qualité indispensable, au rapport des historiens, pour devenir la supérieure des Vierges du Soleil, doit de plus évidemment avoir été une personne de haute importance; il est donc naturel qu'elle reçût le titre honorifique de MAMA.

Dans le texte primitif de Tschudi, on trouve haka-Mama, où l'on voit l'ordre des mots interverti. Cela est contraire au génie de la langue quechua; aussi cet auteur a-t-il rectifié cette erreur dans le texte qu'il publia postérieurement. Barranca et Carrasco ont une leçon identique à celle de mon texte, Mama-haka; mais dans les textes de Markham et de Nodal, l'ordre des mots est également interverti.

Si haka se trouvait avant le mot Mama, ce dernier figurerait comme nom principal et l'autre comme qualificatif. Dans l'expression Wasí-Mama, par exemple, Wasí, *maison*, indique que la personne désignée par Mama, *Matrone*, est de la maison, qu'elle en fait partie, et Wasí-Mama signifie littéralement *Matrone de la maison*. Si l'on donne donc à haka la signification de *caverne*, que ce mot possède également, haka-Mama équivaldrait à *Matrone de la caverne*, appellation qui ne convient pas du tout au personnage dont nous nous occupons ici: car si, par là, on avait voulu indiquer, non pas la supérieure des Vierges d'Élite, mais bien la gardienne de la caverne de STELLA, jamais on ne se serait servi du terme *Mama*, qui, comme nous l'avons déjà dit, constitue un titre d'honneur et n'a, en aucun cas, en quechua, la signification de gardienne ou surveillante, ni de rien de semblable. Pour désigner la femme chargée de garder la caverne de STELLA, on aurait dit haka-Kamayuj.

Il est à remarquer que dans le même premier texte de Tschudi (V. 710), on voit que le roi TOUPAC-YOUPANQUI, s'adressant au personnage dont il s'agit, le nomme Mama-haka, ce qui vient en confirmation de ce que nous avons dit. Au V. 1725, le même roi, parlant à cette supérieure, l'appelle hakah-Maman, jeu de mots que nous avons expliqué dans une note, et qui, peut-être, a été la cause de l'erreur où sont tombés les auteurs qui ont préféré le texte haka-Mama.

SALLIA. — Salla.

On trouve généralement dans les autres textes d'OLLANTAÏ, Pitu-Salla, d'où l'on déduit que Pitu, *compagne*, fait partie intégrante du nom propre Salla. Dans la langue des Incas, Pitu est un simple qualificatif que probablement les novices se donnaient entre elles, et dans lequel nous ne saurions voir un titre et encore moins un élément entrant dans la composition d'aucun nom propre. C'est par cette raison que nous avons adopté exclusivement le nom Salla, d'autant plus que dans le même drame, le qualificatif Pitu ne précède pas toujours ce nom, mais en revanche est fréquemment employé comme adjectif commun appliqué à d'autres personnes, et il n'est pas jusqu'à BELLA qui ne s'en serve, dans le couvent même des Vierges d'Élite, en parlant à STELLA dont elle ignore encore le nom. Nous aurions pu laisser Pitu-Salla sans que cela eût tiré le moins du monde à conséquence; mais le désir de préciser la valeur des mots quechuas, dans l'interprétation desquels les autres commentateurs se sont presque toujours égarés, nous a obligé à n'adopter que le nom propre.

Quant à l'étymologie du mot Salla, nous avouons que nous l'ignorons complètement. Barranca, pag. 63, dit que ce mot signifie *amour*, assertion foncièrement inexacte, attendu que, non content de nous être enquis de ce qui en est, auprès des Indiens du Cuzco, nous avons aussi consulté sur ce point différentes personnes de la Bolivie et de la République de l'Équateur qui parlent le quechua. Probablement Barranca a confondu Salla avec Sulla, *douleur, peine*, pouvant, dans une acception plus large, signifier le *mal d'amour*. Nodal, à la pag. 8, avec son parti pris d'expliquer toutes choses, ou de changer celles qu'il ne comprend pas, a converti le nom en question en celui de *Pitu-Siclla*, qui équivaut, d'après lui, à *compagne de la jacinthe*, pour attribuer à la personne favorite les vertus et les qualités que le langage allégorique prête à cette fleur ou à la pierre précieuse de ce nom. Ce qui est certain, c'est que Pitu-Sihlla, qui, en réalité, veut dire *Compagne-Jacinthe*, ne serait qu'une absurdité en tant que nom propre de cette jeune fille.